

La ville que la brume à demi nous dérobe,
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés ;
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés,
De voix et de chansons qui par moments s'élève ;
Ces lames que la mer amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts ;
Cet oiseau qui voyage et cet oiseau qui joue ;
Ici cette charrue, et là-bas cette proue,
Traçant en même temps chacune leur sillon ;
Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon ;
Et là-bas, par delà les collines lointaines,
Ces horizons remplis de formes incertaines ;
Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,
Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,
Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons, — regarde, c'est la terre !

Et là-haut, sur ton front, ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux ;
Cet azur, qui ce soir sera l'ombre infinie ;
Cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie ;
Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux,
Si puissant à changer toute forme à nos yeux
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,

O poésie! au ciel ton vol se réfugie
 Quand les partis hurlants luttent à pleine orgie,
 Quand la nécessité sous son code étouffant
 Brise le fort, le faible, hélas! l'innocent même,
 Et sourde et sans pitié promène l'anathème
 Du front blanc du vieillard au front pur de l'enfant.

Tu fuis alors à tire d'aile
 Vers le ciel éternel et pur,
 Vers la lumière à tous fidèle,
 Vers l'innocence, vers l'azur ;
 Afin que ta pureté fière
 N'ait pas la fange et la poussière
 Des vils chemins par nous frayés,
 Et que, nuages et tempêtes,
 Tout ce qui passe sur nos têtes
 Ne puisse passer qu'à tes pieds.

Tu sais qu'étoile sans orbite,
 L'homme erre au gré de tous les vents ;
 Tu sais que l'injustice habite
 Dans la demeure des vivants ;
 Et que nos cœurs sont des arènes
 Où les passions souveraines,

Buvez l'onde des fontaines,
Secouez le gland des chênes,
Aimez, et rendormez-vous !

Lorsqu'ainsi que des abeilles
On a travaillé toujours,
Qu'on a rêvé des merveilles,
Lorsqu'on a sur bien des veilles
Amoncelé bien des jours,

Sur votre plus belle rose,
Sur votre lys le plus beau,
Savez-vous ce qui se pose ?
C'est l'oubli pour toute chose,
Pour tout homme le tombeau.

Car le Seigneur nous retire
Les fruits à peine cueillis.
Il dit : Échoue ! au navire.
Il dit à la flamme : Expire !
Il dit à la fleur : Pâlis !

Il dit au guerrier qui fonde :
— Je garde le dernier mot.
Monte, monte, ô roi du monde !
La chute la plus profonde
Pend au sommet le plus haut. —

Il a dit à la mortelle :
— Vite ! éblouis ton amant.

Un jour il sera grand. L'avenir glorieux
Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
Qui veut savoir comment chaque chose se nomme,
Et questionne tout, un mur autant qu'un homme.
Qui sait si, ramassant à terre sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles?
Ou, comme Bonaparte ou bien François premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,
Ajoutant à son œil, que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant,
Ou l'œil de la pensée encor plus clairvoyant,
Saisir, dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme Colomb un monde?

Qui sait? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant qui fut Virgile,
Au combat que poursuit le poète éclatant;
Et qu'il veut, aussi lui, tenter, vaincre, et, sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes.

9 juin 1835.

Une tente, ô mortels, ne contient que de l'ombre! ♪

On entend cette voix et l'on rêve longtemps.
 Et l'on croit voir le ciel, moins obscur par instants,
 Comme à travers la brume on distingue des rives,
 Presque entr'ouvert, s'emplit de vagues perspectives.

Que croire? Oh! j'ai souvent, d'un œil peut-être expert,
 Fouillé ce noir problème où la sonde se perd!
 Ces vastes questions dont l'aspect toujours change,
 Comme la mer tantôt cristal et tantôt fange,
 J'en ai tout remué! la surface et le fond!
 J'ai plongé dans ce gouffre et l'ai trouvé profond!

Je vous atteste, ô vents du soir et de l'aurore,
 Étoiles de la nuit, je vous atteste encore,
 Par l'austère pensée à toute heure asservi,
 Que de fois j'ai tenté, que de fois j'ai gravi,
 Seul, cherchant dans l'espace un point qui me réponde,
 Ces hauts lieux d'où l'on voit la figure du monde!
 Le glacier sur l'abîme ou le cap sur les mers!
 Que de fois j'ai songé sur les sommets déserts,
 Tandis que fleuves, champs, forêts, cités, ruines,
 Gisaient derrière moi dans les plis des collines,
 Que tous les monts fumaient comme des encensoirs,
 Et qu'au loin l'océan, répandant ses flots noirs,
 Sculptant des fiers écueils la haute architecture,
 Mêlait son bruit sauvage à l'immense nature!

Et je disais aux flots : Flots qui grondez toujours!

On verrait cette perle appelée innocence,
En regardant au fond.

« On s'arrête aux brouillards dont ton âme est voilée,
Mais moi, juge et témoin,
Je sais qu'on trouverait une voûte étoilée
Si l'on allait plus loin.

« Et qu'importe, après tout, que le monde t'assiège
De ses discours mouvants,
Et que ton nom se mêle à ces flocons de neige
Poussés à tous les vents !

« D'ailleurs que savent-ils ? Nous devrions nous taire.
De quel droit jugeons-nous ?
Nous qui ne voyons rien au ciel ou sur la terre
Sans nous mettre à genoux !

« La certitude — hélas, insensés que nous sommes
De croire à l'œil humain ! —
Ne séjourne pas plus dans la raison des hommes
Que l'onde dans leur main.

« Elle mouille un moment, puis s'écoule infidèle,
Sans que l'homme, ô douleur !
Puisse désaltérer à ce qui reste d'elle
Ses lèvres ou son cœur.

« L'apparence de tout nous trompe et nous fascine.
Est-il jour ? Est-il nuit ?

Qui montent vaguement des seuils silencieux,
 Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,
 Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
 Te disent à la fois : Sois pure sous les cieux !

Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
 Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
 Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
 Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
 Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
 Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois calme. Le repos va du cœur au visage ;
 La tranquillité fait la majesté du sage.
 Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;
 Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
 La joie est la chaleur que jette dans les âmes
 Cette clarté d'en haut qu'on nomme vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
 La joie adoucit tout dans l'immense nature.
 Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant
 Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe épaisse ;
 Car la ruine même autour de sa tristesse
 A besoin de jeunesse et de rayonnement.

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
 Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
 Compose de bonté le penseur fraternel.
 La bonté, c'est le fond des natures augustes.

Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée !
Il faut que, sous le ciel, de soleil inondée,
Debout sous les flambeaux d'un grand temple doré,
Ou seule avec la nuit dans un antre sacré,
Au fond des bois dormants comme au seuil d'un théâtre,
La figure de pierre, ou de cuivre, ou d'albâtre,
Porte divinement sur son front calme et fier
La beauté, ce rayon, la gloire, cet éclair !
Il faut qu'un souffle ardent lui gonfle la narine,
Que la force puissante emplisse sa poitrine,
Que la grâce en riant ait arrondi ses doigts,
Que sa bouche muette ait pourtant une voix !
Il faut qu'elle soit grave et pour les mains glacée
Mais pour les yeux vivante, et, devant la pensée,
Devant le pur regard de l'âme et du ciel bleu,
Nue avec majesté comme Adam devant Dieu !
Il faut que, Vénus chaste, elle sorte de l'onde,
Semant au loin la vie et l'amour sur le monde,
Et faisant autour d'elle, en son superbe essor,
Partout où s'éparpille et tombe en gouttes d'or
L'eau de ses longs cheveux, humide et sacré voile,
De toute herbe une fleur, de tout œil une étoile !
Il faut, si l'art chrétien anime le sculpteur,
Qu'avec le même charme elle ait plus de hauteur ;
Qu'âme ailée, elle rie et de Satan se joue ;
Que, martyre, elle chante à côté de la roue ;
Ou que, vierge divine, astre du gouffre amer,
Son regard soit si doux qu'il apaise la mer !

Cherchant la beauté pure et le grand et le juste.
Leur mission est basse et la tienne est auguste.
Et qui donc oserait mêler un seul moment
Aux mêmes visions, au même aveuglement,
Aux mêmes vœux haineux, insensés ou féroces,
Eux, esclaves des nains, toi, père des colosses !

Avril 1840.

XXVIII

A UNE JEUNE FEMME

Voyez-vous, un parfum éveille la pensée.
Repliez, belle enfant par l'aube caressée,
Cet éventail ailé, pourpre, or et vermillon,
Qui tremble dans vos mains comme un grand papillon,
Et puis écoutez-moi. — Dieu fait l'odeur des roses
Comme il fait un abîme, avec autant de choses.
Celle-ci, qui se meurt sur votre sein charmant,
N'aurait pas ce parfum qui monte doucement
Comme un encens divin vers votre beauté pure,
Si sa tige, parmi l'eau, l'air et la verdure,
Dans la création prenant sa part de tout,
N'avait profondément plongé par quelque bout,
Pauvre et fragile fleur pour tous les vents béante,
Au sein mystérieux de la terre géante.
Là, par un lent travail que Dieu lui seul connaît,
Fraîcheur du flot qui court, blancheur du jour qui naît,
Souffle de ce qui coule, ou végète, ou se traîne,
L'esprit de ce qui vit dans la nuit souterraine,
Fumée, onde, vapeur, de loin comme de près,

